



ITO Shiori

LA BOÎTE NOIRE



Éditions Picquier

ITO Shiori

LA BOÎTE NOIRE

Traduit du japonais
par Jean-Christophe Helary et Aline Koza



Éditions Picquier

Titre original : *Black box*

© 2017, Ito Shiori

All rights reserved

Original Japanese edition published by Bungeishunju Ltd., in 2017.

© 2019, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Edition française publiée avec l'autorisation de Bungeishunju Ltd.,

par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Portrait d'Ito Shiori : Minamoto Tadayuki

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1418-0

*A toutes celles et tous ceux
qui m'ont soutenue jusqu'à aujourd'hui,
avec toute ma reconnaissance*

AVANT-PROPOS

Le 29 mai 2017, je donnais une conférence de presse au Club des journalistes judiciaires. Après la décision du parquet de ne pas engager de poursuites dans l'affaire du viol dont j'avais été victime, j'allais annoncer que j'avais fait appel à la Commission des poursuites judiciaires.

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis le viol.

Les personnes qui ont entendu parler de cette affaire pour la première fois lors de la conférence de presse étaient sans doute nombreuses. Pourtant, au cours de ces deux années, combien de fois n'avais-je pas répété la même histoire à la police, dans des cabinets d'avocats, devant les médias ?

Une proposition de modification de la législation sur le crime de viol avait été soumise au Parlement japonais. Pendant cent ans, depuis son institution à l'ère Meiji, le droit pénal concernant les agressions sexuelles n'avait fait l'objet d'aucune modification importante ! La loi était restée telle quelle et le viol, entre autres, demeurait une infraction passible de poursuites uniquement sur plainte, c'est-à-dire qu'aucune poursuite ne pouvait être engagée par le

parquet si la victime elle-même ne saisissait pas la justice.

Les délibérations au Parlement avaient été reportées et je pressentais que cette session risquait de se terminer sans que l'amendement soit approuvé.

Et ce n'était pas seulement la loi qui devait être modifiée, il fallait aussi revoir l'attitude envers les victimes d'agressions sexuelles pendant les enquêtes, leur prise en charge par la société, et améliorer encore bien d'autres choses.

Tout cela, je devais le dénoncer de vive voix.

Si j'attendais que quelqu'un d'autre prenne la parole, rien ne changerait jamais, je commençais enfin à m'en rendre compte.

Ce jour-là, j'allais faire entendre ce que j'avais à dire, sans cacher ni mon visage ni mon nom.

Le 22 septembre 2017, la Commission des poursuites judiciaires concluait que la décision du parquet était justifiée et rendait son verdict : classement sans suite.

Quels étaient donc les faits sur lesquels se basait la commission ?

Le procureur chargé de l'affaire m'a déclaré que l'événement s'était passé à l'intérieur d'une pièce fermée, une *boîte noire*.

Jusqu'à maintenant, j'ai consacré toute mon énergie, en tant que partie prenante et en tant que journaliste, à faire la lumière sur cette *boîte noire*. Mais plus je tentais d'ouvrir cette boîte, plus je trouvais de nouvelles boîtes noires imbriquées dans les procédures d'enquête et dans le système judiciaire japonais.

Pour comprendre ce qui s'est passé ce jour-là, ce que j'ai moi-même vécu, les déclarations de Noriyuki

Yamaguchi, l'enquête, les faits découverts au cours des recherches, il vous faudra lire les chapitres qui suivent. Comment réagiront les lecteurs? Je n'en sais rien. Mais si le système judiciaire actuel n'est pas en mesure de traiter cette affaire, alors le seul moyen de faire avancer les choses est d'en rendre publics les détails et de susciter un large débat au sein de la société. C'est la motivation principale de la publication de ce livre.

Quand on parle de viol, on imagine souvent un inconnu se jetant sur une femme dans une rue sombre.

Pourtant, si l'on se réfère aux statistiques gouvernementales pour l'année 2014, les agressions sexuelles perpétrées par une personne totalement inconnue de la victime ne représentent que 11,1 % des cas. Dans la majorité des cas, l'agression provient d'une personne de l'entourage. Seules 4,3 % des victimes demandent de l'aide à la police, et seule la moitié d'entre elles ont été agressées par des inconnus.

Ces chiffres montrent à quel point s'adresser à la police est difficile lorsque l'agresseur est connu de la victime. Et si cette dernière est inconsciente lors du délit, le système juridique japonais actuel est tel qu'engager des poursuites devient extrêmement compliqué.

Comme dans mon cas.

Vous qui tenez ce livre dans vos mains, que savez-vous de moi? Que je suis une femme qui a subi un viol? Une femme qui a le courage de tenir une conférence de presse? Une femme qui ose parler de viol sans fermer les boutons de son chemisier jusqu'au cou?

Après la conférence de presse, je regardais cette Shiori dont les médias parlaient comme si je découvrais une inconnue. Une Shiori qui avait mon visage, mais que je ne connaissais pas, existait sur Internet, associée à toutes sortes d'informations. Cette image de moi était accompagnée de rumeurs fantaisistes sans aucun rapport avec ma vie, selon lesquelles j'étais une espionne de Corée du Nord, diplômée de l'université d'Osaka, adepte du sadomasochisme, j'avais des visées politiques, et j'en passe. Ma famille et mes amis, que je voulais protéger de tout cela, n'étaient pas épargnés. Un mois après la conférence de presse, j'ai appris par une amie que, cette fois, on racontait autour de moi que j'avais disparu, on se demandait où j'avais bien pu passer...

Rien n'avait changé dans mon existence depuis la conférence, je n'étais allée nulle part et n'avais en aucun cas disparu.

Tout peut arriver dans la vie. Des choses qu'on n'avait jamais imaginées. Des histoires comme on en voit à la télévision, des histoires censées arriver aux autres.

Je voulais devenir reporter. J'avais suivi des cours de journalisme et de photographie dans une université américaine et, de retour au Japon en 2015, j'avais débuté comme stagiaire chez Reuters. C'est à ce moment-là qu'est survenu l'événement qui allait bouleverser ma vie.

J'ai voyagé dans une soixantaine de pays, et quand je parle des reportages que j'ai faits sur les guérilleros colombiens ou les narcotrafiquants des jungles péruviennes, on me demande souvent si je ne me suis pas trouvée dans des situations dangereuses.

Mais je ne me suis jamais sentie en danger lors de mes séjours et reportages dans ces régions reculées. C'est ici au Japon, le pays où je suis née, ce pays réputé pour être l'un des plus sûrs d'Asie, que j'ai connu l'insécurité. Et ce qui a suivi le viol a achevé de m'anéantir. Je n'ai trouvé de secours nulle part. Ni les hôpitaux, ni les lignes d'assistance téléphonique, ni la police ne m'ont apporté leur aide. J'ai découvert avec effarement un visage inconnu de la société où j'avais vécu jusque-là.

Les violences sexuelles provoquent une terreur et une douleur physique que je ne souhaite à personne d'endurer et qui continuent longtemps à tourmenter leurs victimes.

Pourquoi ai-je été violée? Impossible de trouver une réponse claire à cette question. Combien de fois ne me suis-je pas fait de reproches? C'est arrivé, tout simplement. Et malheureusement, nul ne peut changer le passé.

Mais je veux croire que cette expérience n'aura pas été vaine. Car ce que j'ai vécu m'a permis de prendre conscience des souffrances qu'un viol engendre. Que faire, comment réagir face à un événement que je n'avais jamais cru vivre? Au début, j'étais perdue.

Maintenant, je sais. Pour pouvoir mettre en place ce qui est nécessaire, il faut transformer les institutions sociales et juridiques en rapport avec les violences sexuelles. Et en premier lieu, instaurer une société où les femmes peuvent parler ouvertement du viol qu'elles ont subi. Pour moi-même, pour ma sœur et les amies qui me sont chères, pour les enfants que j'aurai et pour toutes celles et tous ceux dont je ne connais ni le visage ni le nom.

Rien ne changera si je me laisse envahir par la honte ou la colère. Avec ce livre, je souhaite exposer simplement ce que je ressens et ce qu'il faut changer.

Comme je l'ai dit plus haut, ce qui s'est passé n'est pas le sujet principal de ce livre. Je veux parler de l'avenir, des mesures à prendre pour qu'il n'y ait plus d'autres victimes et des moyens à mettre en place pour que les victimes d'agressions sexuelles puissent obtenir de l'aide. Si je parle du passé, c'est uniquement pour réfléchir au futur.

Suite à la modification de la législation en 2017, les crimes de « viol » et de « quasi-viol » s'appellent désormais crimes de « relation sexuelle forcée » et « relation sexuelle quasi forcée ». L'ancienne loi se référait à des crimes commis uniquement contre des femmes. Le changement de la loi inclut désormais les actes à l'encontre des hommes et la définition de la relation sexuelle est également élargie et comprend les rapports anaux et oraux.

Je reviendrai ultérieurement sur cette modification de la loi pénale, mais dans ce livre j'emploierai l'appellation, en vigueur au moment des événements et encore largement utilisée à l'heure actuelle, de « crime de viol ».

Enfin, la narration de ce livre suit le fil de mon expérience personnelle. J'y aborde des actes de violence sexuelle et je souhaite donc mettre en garde les personnes susceptibles d'avoir des reviviscences ou souffrant de troubles de stress post-traumatique.

1

AVANT

En septembre 2013, j'étais à New York où je suivais des cours de journalisme et de photographie à l'université. Les frais de scolarité étaient lourds, je vivais constamment dans la précarité. J'étais partie aux Etats-Unis contre l'avis de mes parents et je ne recevais d'eux qu'une maigre aide financière.

Je faisais donc des petits boulots de traduction et de baby-sitting, et je travaillais aussi dans un piano-bar. Comme il fermait tard dans la nuit, l'ami avec qui je vivais à l'époque s'inquiétait et je n'y travaillais pas souvent. Pourtant, comparé au baby-sitting, le salaire était bien plus élevé.

Rencontre avec Yamaguchi à New York

C'était un lieu de travail agréable. J'avais l'occasion de parler avec des gens de divers horizons de passage à New York et mes collègues étaient eux aussi à la poursuite d'ambitieux rêves d'avenir.

C'est dans ce bar que j'ai rencontré Noriyuki Yamaguchi pour la première fois.

Lorsque je parlais avec les clients, j'expliquais souvent que je faisais des études de journalisme. Ce

soir-là, tandis que j'en parlais comme je le faisais d'habitude, un des clients m'a dit en montrant Yamaguchi: « Tu vois, lui, c'est le directeur du bureau de TBS¹ à Washington. » Et Yamaguchi a ajouté d'un ton amical: « Quand on est journaliste, ça fait plaisir de rencontrer des gens qui souhaitent entrer dans la profession! »

J'étais contente de faire la connaissance de quelqu'un qui exerçait le métier dont je rêvais depuis longtemps. Nous nous sommes immédiatement lancés dans une conversation très animée. A cette époque, j'envisageais déjà de faire un stage avant d'obtenir mon diplôme l'année suivante, puis de travailler aux actualités. J'étais donc contente de pouvoir poser des questions à un journaliste expérimenté.

Le système des stages est un bon moyen pour permettre aux étudiants de faire l'expérience du monde de l'entreprise pendant leur scolarité.

Yamaguchi m'a donné sa carte en disant: « Si l'occasion se présente, je vous ferai visiter notre bureau de New York, envoyez-moi un mail. »

Ce jour-là, la conversation n'est pas allée plus loin.

Je ne m'attendais pas à ce que nous nous revoyions aussi rapidement. Avant même la fin de l'automne, j'ai reçu un appel de Yamaguchi. Il était de passage à New York et déjeunait avec le directeur du bureau de TBS New York. Il m'a invitée à les rejoindre. Mon cours venait justement de se terminer et lorsque, ravie, je suis arrivée au restaurant japonais où ils déjeunaient, ils étaient sur le point de finir leur repas. J'ai commandé un dessert qui pourrait être

1. Tokyo Broadcasting System, grande chaîne de télévision japonaise. (*N.d.T.*)

servi rapidement et je me suis présentée. Yamaguchi, qui avait des affaires à régler, nous a ensuite accompagnés jusqu'au bureau de TBS, a parlé brièvement avec les employés puis nous a laissés. Le directeur du bureau m'a alors fait visiter l'agence.

Continuer mes études à New York est vite devenu difficile. J'enchaînais les petits boulots et j'avais du mal à joindre les deux bouts. Le montant de ma bourse ne suffisait pas à couvrir les frais de scolarité. En ajoutant à cela les dépenses de la vie quotidienne, je suis arrivée à la fin de mes économies au cours de l'année où j'étais censée terminer mes études. J'ai donc choisi d'obtenir les unités de valeur du semestre qui me manquait en Europe, où le coût de la vie était relativement moins élevé. En faisant des recherches, il s'est avéré que je pouvais suivre les cours qui correspondaient à mon cursus pendant six mois à l'université de Florence, en Italie. Là-bas, je devrais être à même de continuer mes études sans problèmes d'argent. Convaincre mon compagnon n'a pas été facile, il s'en est accommodé de mauvaise grâce.

Il n'était pas question pour moi d'abandonner mes études de journalisme.

A l'école primaire, j'avais écrit dans une rédaction que, plus tard, je serais journaliste et que j'irais dans la savane étudier les animaux. Mon projet de zoologiste de la savane avait été relégué aux oubliettes, mais mon rêve de réaliser des reportages, quelque part sur la planète, n'avait pas changé. Le monde extérieur et l'inconnu enflammaient toujours mon imagination.

Les premières années de ma vie

Je suis née l'année de la chute du mur de Berlin, en 1989. J'étais le premier enfant de mes parents, tous deux originaires de province, et j'ai grandi dans une banlieue-dortoir de la capitale. Petite, j'avais un sens aigu de la justice, même si je n'étais pas vraiment une petite fille sage et que je faisais souvent pleurer les garçons.

A l'âge de trois ans, j'adorais Anpanman¹ et je regardais en boucle la même vidéo au point que cela devenait inquiétant, m'a raconté ma mère plus tard. C'est peut-être à cause de ce personnage que je ne supportais pas les enfants qui persécutaient les plus faibles. Un jour, j'ai donné un coup de poing à un garçon et l'ai fait saigner du nez. Ma mère a dû aller présenter des excuses à la famille, une boîte de gâteaux à la main.

Je reconnais en avoir fait voir de toutes les couleurs à mes parents.

Je n'étais pas une enfant qu'on pouvait amadouer avec des sucreries. J'étais une petite fille têtue qui, lorsqu'elle s'était mis une chose en tête, n'en démordait plus. Un jour où je voulais qu'on m'achète une bouée en forme de dauphin et que je me roulais par terre, mes parents sont partis en me laissant dans le supermarché.

Je partais à l'aventure dans des endroits que je ne connaissais pas, et je me souviens d'annonces passées au micro dans toutes sortes de lieux, à la plage, dans

1. Anpanman est un personnage de dessin animé pour enfants très populaire au Japon. Il a la tête en forme d'un petit pain fourré de pâte de haricots rouges, vole toujours à la rescousse des plus faibles et les protège des méchants. (*N.d.T.*)

des grands magasins, pour signaler que j'étais perdue. Mais moi je ne me sentais pas perdue du tout. Un jour où j'étais partie en exploration jusque dans un quartier éloigné, j'ai même été recueillie par la police, j'avais tout juste quatre ans.

Quelques années plus tard, mes parents, inquiets, étaient sur le point de signaler ma disparition à la police: j'avais entraîné des amis jusqu'à l'immeuble où nous habitions avant, pour le leur montrer. C'était loin pour des petites jambes d'enfants, mais nous y étions parvenus, je ne sais comment, puis nous sommes rentrés par le même chemin. La nuit était déjà tombée et les mères de mes camarades étaient folles d'inquiétude. Par ma faute, ils avaient tellement marché qu'ils avaient des trous dans leurs chaussettes! Mes parents m'ont passé un bon savon.

Je ne sais pas ce que je serais devenue si j'avais été élevée par des parents surprotecteurs. Ma mère était encore une maman novice qui avait grandi à la campagne, dans une région de rizières, et elle me laissait jouer d'une façon étonnamment libre. J'ai vécu jusqu'à mes quatre ans dans un appartement au quatrième étage d'une HLM. Le balcon de l'appartement était mon terrain de jeu et en me tenant à la rambarde extérieure, j'ai plus d'une fois fait l'escalade jusqu'à l'appartement voisin où habitait une camarade de jeu.

Quand j'y repense, j'en frissonne d'effroi. Si mes propres enfants devaient ressembler à la petite fille que j'étais, je crois que j'en tomberais malade. Ma mère n'était sans doute pas au courant de mes acrobaties.

Un nouveau rôle : sœur aînée

Avec la naissance de mon frère puis de ma sœur, j'ai dû assumer le rôle d'aînée. J'avais désormais des personnes à protéger et je suis devenue une baby-sitter enthousiaste. D'autres jeunes enfants du quartier sont venus s'ajouter à notre petit groupe et notre maison est rapidement devenue le lieu de rendez-vous où se rassemblaient les enfants pour jouer après l'école.

Alors qu'il allait faire sa rentrée à l'école primaire, mon frère ne parlait toujours pas. Mes parents, très inquiets, l'ont emmené d'hôpital en hôpital. Quelque part dans un coin de leur tête, ils devaient se dire que la petite fille trop bavarde que j'étais avait volé les mots de la bouche de son frère.

Comme je n'étais plus l'enfant unique de la famille, que je me débrouillais très bien toute seule et ne demandais l'avis de personne, au bout d'un moment, je n'ai plus eu l'impression d'être sous la surveillance de mes parents et j'ai pu m'épanouir dans une liberté totale. Mes résultats scolaires étaient honorables et je n'ai pas le souvenir que mes parents aient dû me rappeler de faire mes devoirs. Voir mon carnet de correspondance suffisait à les rassurer et leur regard était surtout tourné vers mes cadets.

Ma sœur me suivait partout et se mêlait à mon groupe d'amis. Encore maintenant, quand je rêve d'elle, c'est curieusement l'époque de notre enfance qui revient toujours dans mes songes. Comme j'étais encore jeune quand j'ai quitté le foyer familial, j'ai surtout des souvenirs d'elle toute petite. Nous avons une grande différence d'âge, et plusieurs fois, lorsque j'étais au lycée, on m'a prise pour sa mère. J'adorais ma petite sœur et sa façon de se reposer sur moi. Elle

est la première personne que j'ai vue, quelques heures après le drame.

Quand ma sœur n'avait encore qu'un an, nous étions dans un bain public du quartier lorsqu'une femme qui se disait directrice d'une agence de mannequinat a proposé à ma mère de recruter ma petite sœur comme modèle. Elle était très persuasive et a réussi à convaincre ma mère et à lui faire promettre de passer à l'agence. Ma mère nous y a emmenés tous les trois, et je me souviens que, sans bien comprendre ce qui se passait, nous avons fini par être tous les trois pris en photo.

Mais ma mère n'a pas eu besoin de rejoindre le groupe des mamans qui attendent leurs enfants dans les coulisses. En fin de compte, j'ai été la seule à travailler pour l'agence. J'étais capable de me rendre n'importe où sans aide et je n'étais pas timide. J'avais environ neuf ans. Ma mère notait l'itinéraire et les changements de transports en dessous des plans figurant sur les fax que nous recevions, et j'allais seule aux castings ou sur les lieux de tournage.

Quand j'étais fatiguée par les séances de travail après l'école, je passais voir mon père qui travaillait dans Tokyo et nous rentrions ensemble à la maison. Pour être franche, je ne me sentais pas à l'aise aux castings, parmi ces enfants munis d'un book magnifique, parfait, fabriqué sur mesure. J'avais l'impression d'être un produit de consommation.

Mais le travail en lui-même était amusant. J'aimais participer au processus de création avec les adultes et, si je n'avais pas été une enfant, j'aurais préféré être du côté des producteurs.

Après mon entrée au collège, le fait que j'aie un travail de mannequinat à l'extérieur a commencé à

attirer l'attention de mes camarades de classe. Comme je ne voulais pas me faire remarquer, je n'en avais parlé qu'à mes amis proches et je travaillais sous un nom d'artiste. Aussi, quand la rumeur a commencé à se propager, j'ai été prise au dépourvu. Au début, c'étaient des moqueries sans importance, mais qui ont rapidement tourné à la persécution. A l'école, la règle implicite était de ne pas se faire remarquer. On était en sécurité si on faisait comme tout le monde. Si on sortait un tant soit peu des rangs, on faisait figure d'originale. Il ne fallait pas s'écarter des rails qui étaient tracés pour nous. L'école était un microcosme fermé dans lequel je commençais à étouffer.

Ma vie sort des rails

Un jour, je me suis évanouie en rentrant d'un match de basket du club du collège. C'est à ce moment-là que ma vie a déraillé. Je suis entrée à l'hôpital. D'une semaine, l'hospitalisation est passée à plusieurs mois. Mon professeur principal m'a dit lors d'une de ses visites que ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Mais moi qui avais le sentiment de perdre pied après une absence de l'école de seulement quelques jours, j'étais terrorisée par cette interruption brutale due à l'hospitalisation.

Quand mes amies du club de basket venaient me voir, j'avais l'impression que le monde dans lequel elles vivaient m'était devenu étranger. J'étais livrée à moi-même, et même si je parvenais à repartir sur les rails, je ne savais plus où aller ni comment y parvenir.

Pour ne pas prendre de retard dans mes études, j'avais commencé à fréquenter les classes de l'hôpital. C'était une scolarité comme je n'en avais jamais

connu avant. On pouvait aller en cours en pyjama. Il y avait même des enfants incapables de sortir de leur lit. Aucune contrainte d'horaires ou de résultats. On luttait tous contre des maladies différentes, on vivait tous notre histoire sans se soucier de sortir d'un cadre arbitrairement tracé. C'était agréable.

Ce qui comptait, c'était d'être en vie. Une chose si simple, mais dont je n'avais absolument pas eu conscience jusque-là.

A l'hôpital, il arrivait souvent qu'un camarade de classe disparaisse soudainement. Soit il avait quitté l'hôpital, soit il était mort. Les séparations étaient fréquentes.

Je suis rentrée à la maison juste avant de passer en troisième. De retour au collège, j'ai réalisé à quel point le monde où j'avais vécu jusqu'alors était insignifiant. Mon professeur principal m'a conseillé de redoubler, mais je savais déjà que les cours d'histoire ou de mathématiques que j'avais manqués ne me seraient d'aucune importance dans la vie. Les autres élèves étaient occupés à se préparer pour le concours d'entrée au lycée, moi je passais mon temps à enseigner le japonais aux étrangers du quartier ou à faire du bénévolat dans les maisons de retraite et les centres pour handicapés. J'aimais avoir des liens avec le monde hors de l'école. Le choix du lycée où j'irais m'importait peu.

Après l'hôpital, j'avais envie de mettre mes capacités à l'épreuve dans un pays dont je ne parlais pas la langue et où je ne connaissais personne. J'étais convaincue qu'en étant en bonne santé et sans handicap physique, tout m'était possible. Je savais que je n'avais plus besoin de suivre les rails.

Quand j'ai annoncé à mes parents que je voulais intégrer un pensionnat en Angleterre, ils s'y sont fermement opposés en disant qu'ils s'inquiétaient pour ma santé, alors que je sortais à peine de l'hôpital, et qu'une famille ordinaire comme nous n'était pas en mesure de couvrir les frais. J'ai proposé de payer avec les cachets que j'avais économisés, mais la somme n'était pas suffisante. J'avais toujours été en bonne santé et je n'avais presque jamais eu de rhume, mais le coût de cette hospitalisation soudaine avait été très difficile à supporter pour mes parents. Ils savaient cependant que je n'étais pas du genre à renoncer.

En cherchant un moyen de partir, j'ai appris par une amie qu'il existait un programme d'études aux Etats-Unis avec hébergement dans des familles d'accueil bénévoles. Pour ça, mes économies suffiraient. Il n'était pas possible de choisir sa destination et avec la lettre de présentation que j'ai envoyée, « *j'aime les animaux et la nature* », je me suis retrouvée au Kansas. Je n'avais aucune idée d'où ça se trouvait, mais quand j'ai reçu l'adresse écrite en anglais, j'étais folle de joie.

Pour arriver à destination, j'ai changé d'avion plusieurs fois jusqu'à me trouver dans une cabine avec seulement deux rangées de sièges le long des hublots. Alors que je pensais être arrivée, je me suis levée pour descendre, mais on m'a arrêtée en me disant : « Non, toi tu ne descends pas ici, tu descends au prochain arrêt. »

En fait, ce petit avion faisait le tour des aérodromes comme un bus et moi je descendais au dernier arrêt, un aérodrome à proximité d'une petite ville.

J'ai attendu dans les bâtiments vides, à moitié endormie, la personne qui devait m'accueillir. Une odeur insupportablement sucrée flottait dans l'air. Je

ne savais pas si c'était les chewing-gums ou le détergent utilisé pour nettoyer le sol de cet espace qu'on avait vraiment du mal à appeler un aéroport. Installée dans un coin, je me souviens d'avoir été rassurée quand j'ai vu le visage souriant de la vieille dame qui venait me chercher.

Ma première famille d'accueil vivait dans un mobile-home. Cette maison-caravane était installée dans un coin désert du Kansas. La famille était très gentille mais n'avait pas vraiment l'air à l'aise financièrement et je me demandais pourquoi ils avaient accepté de m'accueillir bénévolement. Au bout d'un certain temps, j'ai eu de l'asthme, peut-être à cause de la poussière, et on m'a changé de famille.

Cette fois-ci, c'était une famille qui avait un troupeau de plus de trois cents vaches. Il fallait dix minutes de marche pour aller du portail de la propriété devant lequel s'arrêtait le bus scolaire jusqu'à l'entrée de la maison. Aux environs, aussi loin que le regard portait, il n'y avait rien. Le paysage s'étendait sans fin et ne ressemblait en rien à ce que je voyais d'habitude à la télévision.

À l'époque, l'image que j'avais de la vie lycéenne en Amérique venait de la série télévisée *The O.C.* et de sa version télé-réalité *Laguna Beach: The Real Orange County*, mais la vie que je commençais ici était très éloignée des histoires d'amour et d'amitié se déroulant dans des quartiers californiens huppés et sur des plages de sable. Les week-ends étaient consacrés aux rassemblements de rodéo et je passais mes journées à aider à rassembler les vaches. La première fois, incapable de contrôler ma monture, j'avais dû m'accrocher pour ne pas tomber, mais après quelques semaines, je montais à cheval comme si cela avait été une seconde nature.

Au début, je ne comprenais rien à ce qui se passait en classe. Mes camarades pensaient que le Japon était une partie de la Chine, et quand je leur ai dit qu'il y avait aussi des McDonald's chez nous, j'ai vu la surprise s'afficher dans leurs yeux ébahis.

Quelle distance entre eux et moi, cette extraterrestre qui ne comprenait pas un mot ! J'avais emmené une carte téléphonique pour appeler au Japon en PCV et les seuls contacts que j'avais avec ma famille étaient les appels que nous échangeions par l'intermédiaire d'un standard téléphonique. Je savais qu'une fois la carte finie, je ne pourrais plus appeler, alors je ne téléphonais que rarement. J'ai changé plusieurs fois de famille d'accueil et chaque fois j'étais l'extraterrestre, la bouche supplémentaire à nourrir, et je sentais la solitude me peser. C'est lors des activités de clubs que mes camarades se sont ouverts à moi : c'est vraiment la magie du sport. J'ai commencé à avoir plus d'amis.

Après trois mois, j'ai commencé à comprendre les cours qui m'étaient restés impénétrables et j'ai réussi à garder une moyenne qui me permettait de ne pas être renvoyée au Japon.

Le village où j'habitais était vraiment très éloigné de tout. Entourée de camarades qui n'étaient jamais sortis de l'Etat du Kansas et qui pensaient quand même que l'Amérique était le plus grand pays au monde, je ressentais le besoin d'avoir des contacts et des nouvelles de l'extérieur, et je regardais les programmes d'actualités internationales comme s'ils étaient une gorgée d'eau fraîche dans le désert.

Ces programmes étaient pour moi des sources d'informations importantes qui constituaient le seul lien avec l'extérieur que j'avais depuis le fin fond du Kansas. C'est comme ça que j'ai décidé de devenir journaliste.